—A la conquête de l'Algérie !

Un moment après Pierre quittait le cabaret de la mère Cachalot.

La brise venant de la mer soufflait fraîche, saturée de parfums âcres. La nuit était pure et belle; des étoiles sans nombre scintillaient au ciel. Le corsaire erra quelque temps sur le pont écoutant les bruits d'une gaieté croissante; puis il gagna le silencieux quartier des maisons de bois, et reconnut, à la faible clarté des étoiles, celle où Mme de Miniac vivait jadis près de Jocelyne. Il évoqua à cette fenêtre que frappaient les rayons de la lune, et lentement, comme s'il eût effleuré une relique sacrée, il toucha le heurtoir de cette porte étroite qu'il franchissait le cœur palpitant.

La maison n'était plus qu'une tombe. La mère était morte, et Jocelyne, à demi prisonnière, ne reverrait jamais peut-être sa patrie.

Jocelyne! un sanglot lui monta aux lèvres, la passion de ces jeunes années gardait dans cette âme puissante la même force, le même enthousiasme. Jocelyne! la pure et belle créature adorée, il venait d'y renoncer comme il venait de renoncer à la vie: il eut préféré Jocelyne aux satisfactions de l'orgueil, aux jouissances de la fortune; il préférât l'honneur à Jocelyne.

Pendant longtemps, il demeura appuyé contre la muraille, l'âme envahie par ces marées de douleur qui surprennent les âmes les plus fortes, et les noient. Puis lentement il se retrouva, et d'un pas lent il regagna le logis où l'attendaient ses frères.

Pierre de la Barbinais, revenu la veille seulement à Saint-Malo, avait brièvement raconté à Louis et à Jean les épisodes de sa captivité, et la mission dont il avait été chargé par Baba-Hassan; il leur avait tû la condition posée par le souverain de l'Algérie, et son serment de retourner prendre ses fers. Durant cette première entrevue les trois frères ne s'étaient entretenus que de leur jeunesse heureuse quand tout paraissait leur sourire; ils s'étaient ensuite efforcés de chasser de l'esprit de Pierre le souvenir de ses années de tortures. Il était célèbre maintenant, robuste encore. Le roi le récompenserait libéralement et lui donnerait un commandement important. Pierre les écoutait sans répondre. Quand il parlait à son tour, il les interrogeait sur leur situation, sur leur fortune; il annonça qu'avant de quitter Saint-Malo il leur ferait l'abandon des biens qu'il tenait de sa famille. Eux restaient sans défiance, satisfaits de le voir, attribuant sa mélancolie profonde aux épreuves subies, s'efforçant de le ranimer, de le réjouir en quelque sorte.

Quand il leur témoigna le désir d'assister au repas donné par Galhauban, ils virent dans cette pensée le besoin de renouer la chaîne du passé avec de braves gens professant pour lui un véritable culte; ils n'essayèrent point de le retenir, et promirent seulement de l'attendre. Il rentra le visage plus calme, leur serra la main, et demeura un moment silencieux. Il lui répugnait d'entamer l'entretien par des phrases banales. Cette nuit même il leur devait révéler la vérité. Comment s'y prendrait-il? comment leur dire que cette rencontre était la dernière, et que jamais plus ils ne se reverraient en ce monde?

A l'heure où il rentra Louis et Jean s'entretenaient de la guerre dont le roi pressait les préparatifs. Par une pente insensible, de l'histoire des grands sièges, Pierre passa à celle de généraux et d'hommes célèbres ayant transmis à la postérité plus que le souvenir de leur courage, celui du respect de leur parole.

—Ceux-là, dit-il, ne meurent jamais dans la mémoire des peuples. Vous souvenez-vous de l'histoire de Régulus?

—Qui ne la connaît? répliqua Louis.

—Sans doute, nous l'avons apprise de nos maîtres, mais alors nous étions trop enfants pour en comprendre la grandeur, et nous dire quelle leçon elle renferme... Rome et Carthage, se livraient une guerre acharnée; l'une des deux villes devait périr. Rome avait juré d'anéantir Carthage, mais une cité dont tous les citoyens sont des soldats, et dont les femmes coupent leur chevelure pour faire des câbles de navire, reste forte en dépit de tout. Tour à tour les chances heureuses se succédaient pour les villes rivales... Régulus fait prisonnier prit au Carthaginois un ambassadeur capable de persuader au Sénat de renoncer à une guerre désastreuse. Régulus partit pour Rome, après s'être engagé à revenir prendre ses fers à Carthage si le Sénat refusait les offres qu'il avait commission de lui transmettre, Régulus accepta le rôle d'ambassadeur et partit. Mais arrivé à Rome, introduit devant l'assemblée des Pères conscrits, au lieu de les encourager à la conclusion d'une paix qu'il eût considérée comme honteuse, il les engagea à continuer la guerre, montra Carthage épuisée de finances et d'hommes; la victoire prochaine, la patrie glorieuse!

Et quand il comprit que le Sénat tiendrait son serment de détruire Carthage, il remonta sur le navire qui l'avait amené, et revint demander ses fers; ce fut la mort qu'il trouva... La mort terrible, la mort au sein de supplices raffinés... On lui coupa les paupières, et durant trois jours il demeura exposé aux ardeurs du soleil africain qui lui dévorait le crâne et lui rongeaient les yeux... On l'enferma dans un tonneau hérissé de lames aiguës, et qu'on roula à travers les quartiers de la ville, et comme Régulus respirait encore, on dressa une croix à Carthage et on l'y cloua... Ce fut une belle mort que la mort de Régulus.

—Certes, répliqua Louis, Régulus est un de ces héros dont le nom est dans toutes les mémoires. Mais Régulus, vivait deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, et la cruauté des moeurs de ce temps explique seule son trépas. Dans les temps modernes un homme placé dans la même situation que le général romain retrouverait peut-être des fers, mais il ne perdrait jamais la vie.

—Crois-tu? demanda Pierre d'une voix de plus en plus grave.

—J'en suis certain.

—Tu oublies ou tu ignores l'histoire contemporaine dont tu parles. Je puis te citer un fait aussi simple, aussi héroïque que celui de la mort de Régulus, et qui se passa à l'île Formose en 1662... J'ai visité l'île et j'y ai recueilli cette légende. Elle me fit alors une si grande impression que les moindres détails m'en reviennent à cette heure à la mémoire... Les Hollandais avaient fondé un comptoir à l'île Formose, et ce comptoir devint rapidement le centre d'une colonie florissante. Les Chinois jaloux de la prospérité de cet établissement jurèrent de le détruire. Sous les ordres de Coxinga ils firent une descente à Formose, et s'emparèrent par surprise du ministre de la colonie nommé Hamboïk, et d'un certain nombre de prisonniers. On les embarqua sur les jonques, et on les conduisit dans la prochaine ville du Céleste-Empire. Là, on les chargea de fers, et on les traita avec la dernière rigueur.

Ce premier échec avait causé une pénible impression parmi les soldats chargés de défendre le fort de Zélande. Pourraient-ils tenir contre les forces de l'ennemi? L'île assiégée ne serait-elle point obligée de se rendre dans un espace de temps plus ou moins court? Coxinga pouvait chaque jour débarquer des troupes nouvelles, tandis que les Hollandais se voyaient réduits à un petit nombre de soldats que décimerait chaque sortie, ou que le siège réduirait à la famine.

Tandis que les Hollandais s'effrayaient des alternatives de succès et de revers auxquels ils devaient s'attendre, le général chinois, pressé d'en finir et de s'emparer de la factorerie, songea à envoyer en qualité d'intermédiaire chargé de négocier la paix le ministre Hamboïk. Celui-ci accepta la mission qui lui fut proposée. Il devait effrayer ses compatriotes en leur parlant des forces de l'ennemi, et les amener à une capitulation qui lui serait payée de sa liberté. Hamboïk, arrivé à Formose, rentre dans le fort, expose de quelle mission il est chargé; puis, avec le courage d'un patriote à qui la gloire de la patrie est plus chère que sa propre existence, au lieu de démontrer aux Hollandais qu'ils seraient forcément vaincus dans une lutte inégale, il les encourage à se défendre contre les troupes de Coxinga, leur prouve que le général redoute la durée d'un siège, relève leur courage, et leur fait prêter serment de défendre jusqu'au dernier le fort de Zélande.

Electrisés par son éloquence, par sa grandeur d'âme, ils donnèrent leur parole de mourir plutôt que de se rendre. Mais lorsque Hamboïk leur apprit qu'il se trouvait au milieu d'eux sous condition; que les propositions de reddition de Coxinga étant rejetées, il était obligé de retourner près de lui pour reprendre ses fers, les soldats le conjurèrent de ne point s'en remettre à la générosité d'un semblable adversaire. Le général chinois lui ferait payer sa franchise et sa générosité de la vie. Rentrer près de lui était courir à la mort. Ce qu'il fallait, c'était rester au milieu d'eux pour les soutenir de l'autorité de sa parole, les consoler s'il survenait des revers, et garder dans leur âme l'enthousiasme qu'il venait d'y faire naître.

—Mes amis, se contenta de répondre Hamboïk, j'ai donné ma parole, la parole d'un homme est sacrée.

Un piège fut tendu à Hamboïk; il avait deux filles, deux filles tendrement chéries. Prévenues de ce qui se passait, elles vinrent en larmes se jeter aux genoux de leur père, l'enlacer de leurs bras, le supplier de ne pas les rendre orphelines... Il les pressa sur sa poitrine avec l'emportement de la douleur, couvrant leurs fronts de baisers, leur demandant de lui épargner ce martyre... Elles roulèrent

à ses pieds à demi-mortes... Et il s'enfuit sans tourner la tête...

Au moment où il s'embarquait, on tenta une dernière fois de l'empêcher de mettre son projet à exécution.

—Mes amis, répondit-il, jamais on ne pourra dire, à la honte de ma mémoire, que pour sauver ma vie, j'ai exposé les jours de mes compagnons d'infortune... Les prisonniers hollandais paieraient de leur tête mon parjure.

Il regagna le camp ennemi, et l'on épuisa pour lui les raffinements de la barbarie dont les Chinois ont le secret...

—Et ceci se passait en seize cent soixante-deux? fit Louis.

—Il y a vingt ans! répondit Pierre.

Alors, comme si, par ces héroïques souvenirs il croyait avoir préparé ses frères à la mortelle confiance qu'il leur devait faire, il raconta tout, la mission acceptée, la parole donnée, l'audience à Versailles...

Ses frères l'écoutaient, palpitants, ne pouvant croire encore à ce malheur prochain, à ce départ subit, à cette violente séparation succédant à un retour inespéré. Sans songer aux leçons qu'il venait de leur rappeler, Louis et Jean de la Barbinais supplèrent le corsaire de ne point s'exposer à la vengeance de Baba-Hassan. Ils ne voyaient plus que le danger couru par le capitaine; ils savaient à l'avance que la déclaration de guerre de Louis XIV serait le signal de sa mort. Lui, les écoutait avec une gravité triste, emplissant son âme des mots brûlants, des pleurs involontaires, des pressions ardentes des mains fraternelles, de la tendresse puissante qui palpitait en eux à cette heure.

—Vous me regretterez! dit-il, oui, vous me regretterez, mais à ces regrets se mêlera une noble fierté. Vous saurez qu'un jour, lorsqu'on apprendra aux enfants le respect de la parole donnée, mon nom sera cité avec ceux des philosophes Evêphène et Damon, à qui Denis, le tyran de Syracuse, accorda leur grâce, en faveur de leur amitié... à côté de celui de Régulus, qui prédit le triomphe de Rome et mourut en croix, appelant de ses vœux suprêmes la flotte romaine qui devait le venger et détruire Carthage... A côté de celui d'Hamboïk, qui, voyant pleurer ses filles, les quitta pour aller devant des bourreaux... Je léguerai ma légende à la cité Corsaire, mon nom à l'Histoire et mon âme à Dieu.

Maintenant, embrassons-nous pour la dernière fois, si nous devons pleurer, que la nuit seule voie ces larmes... J'en ai fini avec la plupart des choses de la terre... demain je remonterai sur le navire qui m'attend... J'ai parlé au Roi de Jocelyne... Alger prise, celle que j'ai tant aimée, devenue ma veuve, reviendra ici... Soyez bons pour elle, traitez-la en soeur bien-aimée! Vous me le promettez, n'est-ce pas?

—Nous te le jurons! répondirent les deux frères.

Pierre de la Barbinais alla prendre un peu de repos; quand il s'éveilla, le soleil était haut à l'horizon; d'après ses ordres, le navire qui devait le ramener dans le port d'Alger attendait la marée.

Ses frères montèrent avec lui dans le canot, demeurèrent sur le bâtiment jusqu'au moment où, se balançant sur ses hanches, il allait tracer son sillage. Des mots entrecoupés et rapides s'échangeaient encore, puis Louis et Jean durent descendre dans le canot. Tandis que les marins les ramenaient sur le quai, le convoi bruyant des corsaires arrivés la veille passait sur le pont, musique en tête, et le capitaine reconnut la note grêle du hautbois d'Yvonnet.

Pas plus que durant la traversée d'Alger à Toulon, il ne voulut entrer dans une cabine. Il se donna cette joie amère de revoir les brisants dangereux de la côte bretonne, les rivages paisibles, les îles qui leur succèdent, puis il retrouva les rocs dénudés du golfe de Gascogne. Il longea l'Espagne et le Portugal, d'où partirent tant de flottes pour la conquête; enfin, il entra dans la Méditerranée, infestée de fustes et de galiotes barbaresques, rasa Marseille, et salua Toulon, où s'achevaient les préparatifs d'une guerre formidable.

La nuit tombait quand Alger montra les coupes de ses mosquées, son palais énorme, ses murailles et ses portes ayant pour ornement des têtes de suppliciés autour desquelles volaient en rond des vautours.

Alors il ordonna de jeter l'ancre.

Une heure plus tard une barque abordait, et un matelot, maltais d'origine, fut chargé d'aller porter au Consulat une lettre de la Barbinais.

Avant de paraître devant Baba-Hassan, et d'entendre sans nul doute prononcer son arrêt de mort, il restait à la Barbinais à remplir le dernier ordre du Roi, et à obéir au vœu suprême de son cœur.

(A suivre)